**Support n°2**

 En 1978, Le Bangladesh était une rue pleine de gens en train de mourir.

 Jamais population ne me parut aussi énergique. Tout le monde avait du feu dans les yeux. On crevait avec ardeur. La faim, omniprésente, incendiait le sang des Bangladeshis.

 Notre maison était un moche bunker où il y avait de la nourriture : luxe suprême.

 Les jours des êtres humains avaient pour unique action la lutte contre l'agonie.

 Mes parents avaient quarante ans, l'âge de se retrousser les manches et de mettre sa responsabilité à l'épreuve du travail. Mon père, enivré par l'ampleur de la tâche, accomplit là-bas des choses immenses.

 J'avais onze ans. Ce n'était pas l'âge de la compassion. Dans ce mouroir géant, je n'éprouvais rien que de l'effroi. J'étais comme une soprano envoyée sur le plus sanglant des champs de bataille et à qui ce spectacle dirait soudain l'incongruité de sa voix, sans que cela la rendît capable de changer de registre. Il valait mieux se taire.

 Je me tus.

 Ma sœur partagea mon silence. Nous avions trop conscience de notre statut de privilégiées pour oser dire un mot. Sortir dans la rue nous demandait un courage sans précédent. Il fallait armer ses yeux, leur préparer un bouclier.

 Même prévenu, le regard restait poreux. Je recevais dans l'estomac le direct de ces corps d'une maigreur inconnue, de ces moignons surgissant là où ils étaient inconcevables, de ces plaies, de ces goitres, de ces œdèmes, mais surtout de cette faim hurlée par tant d'yeux à la fois qu'aucune paupière n'eût pu empêcher de l'entendre.

 Je rentrais au bunker malade de haine, une haine qui ne s'adressait à personne en particulier et que je déversais donc sur tout, en en gardant pour moi une part équitable.

 Je me mis à haïr la faim, les faims, la mienne, les autres, et même ceux qui étaient capables de la ressentir. Je haïs les hommes, les animaux, les plantes. Seules les pierres étaient épargnées. J'aurais voulu être l'une d'elles.

 Nothomb, A., 2004, *Biographie de la faim*, pp. 134-135